

MIRANDA KENNEALLY

# Respire, Annie, respire

La ligne d'arrivée  
n'est que le commencement...



ÉDITIONS DE MORTAGNE

Respire,  
Annie,  
respire

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du  
Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Kenneally, Miranda

[Breathe, Annie, breathe. Français]

Respire, Annie, respire

Traduction de : Breathe, Annie, breathe.  
Pour les jeunes.

ISBN 978-2-89662-565-9

I. Bricaud, Anne. II. Titre. III. Titre : Breathe, Annie, breathe. Français.

PZ23.K46Re 2016

j813'.6

C2015-942505-0

*Édition*

Les Éditions de Mortagne

C.P. 116

Boucherville (Québec) J4B 5E6

Tél. : 450 641-2387

Télec. : 450 655-6092

editionsdemortagne.com

Copyright © 2014 by Miranda Kenneally

Publié pour la première fois aux États-Unis par Sourcebooks Fire.

Titre original : *Breathe, Annie, Breathe*

Version française © Éditions de Mortagne, 2016

*Couverture*

© Jakob Helbig/cultura/Corbis

*Iconographie*

© 123RF – Akhilesh Sharma

*Dépôt légal*

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale de France

1<sup>er</sup> trimestre 2016

ISBN 978-2-89662-565-9

ISBN (epdf) 978-2-89662-566-6

ISBN (epub) 978-2-89662-567-3

1 2 3 4 5 – 16 – 20 19 18 17 16

Imprimé au Canada

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de  
livres – Gestion SODEC.

Financé par le  
gouvernement  
du Canada

Canada

Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL)

ASSOCIATION  
NATIONALE  
DES ÉDITEURS  
DE LIVRES

Miranda Kenneally

Respire,  
Annie,  
respire

*La ligne d'arrivée n'est que  
le commencement...*

Traduit de l'anglais par Anne Bricaud



ÉDITIONS DE MORTAGNE

À toutes les filles qui  
rêvent d'un nouveau  
commencement...





PREMIÈRE PARTIE

*La fin d'un chapitre*



## DISTANCE PARCOURUE AUJOURD'HUI : CINQ MILLES

*Encore six mois avant le Country Music Marathon*

Quand j'étais petite, mon temps au mille était vraiment lamentable.

Plusieurs fois par an, notre prof d'éducation physique nous faisait courir sur un mille pour nous préparer à l'Examen présidentiel de forme physique. Je soufflais comme un bœuf tout en me demandant pourquoi la vitesse à laquelle j'étais capable de faire le tour de la cour de récré pouvait bien intéresser le président Bush. J'étais toujours la dernière à compléter la course.

La plupart des garçons pouvaient parcourir un mille en huit ou neuf minutes. Les filles terminaient généralement en dix minutes. Et puis je finissais par arriver, avec un temps de plus de treize minutes. Honnêtement, la course à pied m'ennuyait à mourir. J'aurais préféré être en train de résoudre des problèmes de maths.

Aujourd'hui, je m'attaque à un parcours de cinq milles le long de la rivière Little Duck. Si je me rends au bout, ce sera la plus longue distance que j'aurai jamais courue. Je sais que je vais y arriver : il est hors de question que j'abandonne.

Parce que c'est pour *lui* que je le fais.

J'ai parcouru trois milles et demi quand mon entraîneur s'approche de moi à vélo. Matt Brown a vingt-cinq ans et il a mis sur pied son propre programme d'entraînement pour les gens qui veulent courir des marathons. Certains des membres de mon équipe courent parce que c'est leur rêve depuis toujours, d'autres cherchent à perdre du poids et d'autres encore, comme moi, ne révèlent à personne pourquoi ils le font.

— Comment ça va, Annie ? me demande Matt.

— P-p-pas ma-a-al.

Génial. Je manque tellement d'air que j'en bégaye. Je n'arrive plus à respirer.

— C'est toi, l'amie de Jordan, non ?

*Si la nouvelle entraîneuse de football de mon école peut être considérée comme mon amie...*

— C'est elle qui m'a inscrite à ton programme, oui.

D'un bond, il descend de son vélo, puis m'emboîte le pas en le poussant devant lui. Je n'en reviens pas qu'il marche aussi vite que je cours.

— Tu as besoin de quelque chose ? De l'eau ? De l'acétaminophène ? De la vaseline ?

— De la *vaseline* ?

— Oui, pour les irritations causées par les frottements, me répond-il en haussant les épaules. As-tu des problèmes de ce côté-là ?

Même dans mes rêves les plus idiots, je n'aurais jamais imaginé qu'un homme puisse me demander si j'avais des irritations.

— Non, tout va bien.

*La ligne d'arrivée n'est que le commencement...*

J'avance d'un pas traînant, en essayant de suivre les conseils que Matt m'a donnés au début de la session d'aujourd'hui. Toujours pointer les orteils vers l'avant. Bouger les bras d'avant en arrière. Inspirer par le nez, expirer par la bouche. J'ai un point de côté.

— Quelle est ton allure, jusqu'à maintenant ?

Je jette un coup d'œil à ma montre. J'ai bien envie de mentir et de lui dire que je fais neuf minutes par mille.

— Environ douze minutes par m-mille.

— Pas mal. Lors de tes courses longues, les fins de semaine, assure-toi de diminuer ton allure.

J'ai du mal à envisager de courir encore plus lentement qu'en ce moment, mais je hoche la tête tandis que Matt remonte sur son vélo.

— On se retrouve à la ligne d'arrivée.

J'ai dû respirer de la colle sans m'en rendre compte avant de m'inscrire au Country Music Marathon.



Je viens de dépasser les quatre milles et demi.

On inspire par le nez, on expire par la bouche.

On inspire par le nez, on expire par la bouche.

On pointe les orteils vers l'avant.

Je regarde ma montre. J'ai ralenti et mon rythme est maintenant de quatorze minutes par mille. J'avance à peu près aussi vite que ce nuage qui rampe paresseusement dans le ciel bleu. Plus qu'un demi-mille.

## Respire, Annie, respire

Une femme superbe, dont le visage au teint olivâtre est encadré de belles boucles brunes, me rejoint en courant. Son poignet est ceint d'un bracelet d'identité rose. Matt insiste pour que tous les membres de notre équipe portent un de ces bracelets, *au cas où*, afin de pouvoir nous reconnaître et joindre nos proches en cas d'urgence.

— Bon sang que notre entraîneur est charmant !

— C'est peut-être fait exprès, lui réponds-je en respirant laborieusement. C'est sa façon de nous entraîner : on doit lui courir après.

La dame émet un petit rire.

— Tu as sans doute raison.

Elle accélère et, en moins d'une minute, disparaît de ma vue. Vraiment pas étonnant. À chaque début de course, je prends une bonne avance, mais, rapidement, je donne l'impression de traîner un parachute ouvert derrière moi.

Le chemin de terre me mène, le long du cours d'eau bordé de saules oscillants, jusqu'à ma voiture, stationnée près de l'embouchure de la rivière. Le parcours d'aujourd'hui est tranquille, mais pas ennuyeux. Étant donné tout ce à quoi je dois penser, comme boire suffisamment d'eau, repérer les bornes et observer les données affichées par ma montre, je n'ai pas vraiment le temps de me laisser obnubiler par la remise des diplômes, par l'université<sup>1</sup>, ou par lui.

Je me concentre plutôt sur mon sac-gourde. On dirait une pipe à eau, en quelque sorte. Je me glisse le tuyau en plastique dans la bouche et aspire un peu d'eau, en faisant semblant de prendre une bouffée de fumée. Kyle aurait ri de moi s'il m'avait vue agir de façon aussi ridicule.

---

1. Aux États-Unis, les élèves passent directement du secondaire (*high school*) à l'université (*college*). (Note de la traductrice)

*La ligne d'arrivée n'est que le commencement...*

*Arrête de penser à lui. Ça suffit.*

On inspire, on expire.

Je parie que, cet été, quand je vais m'attaquer aux plus grandes distances et courir plus de quinze ou vingt milles, j'aurai encore plus d'obsessions pour me changer les idées. Par exemple, les irritations, la vaseline et les ampoules aussi grosses que des continents.

Un pied après l'autre. On inspire par la bouche, on expire par le nez. Je respire le parfum printanier des pissenlits. On dirait que l'herbe est parsemée de pièces d'or.

— Attention, à gauche !

Un jeune homme me dépasse en trombe, en courant à reculons. Il se place juste devant moi et accélère encore. Ouah, il a les yeux d'un bleu tellement pâle et vif ! Quand je croise son regard, j'en perds presque l'équilibre.

— Tu te fiches de moi ? haleté-je.

Il sourit et ralentit l'allure.

— Quoi ?

Je jette un coup d'œil à son poignet pour vérifier s'il porte un bracelet rose et, n'en voyant pas, je lui fais remarquer :

— Tu cours plus vite que moi, et j'avance, je ne recule pas !

— Eh bien, accélère, alors !

Quel crétin.

— Allez, hop ! me lance-t-il en agitant la tête de gauche à droite comme s'il animait une émission de remise en forme des années quatre-vingt. On y va. On accélère. Un petit effort, ma grande ! Allez !

Je lui fais un doigt d'honneur. Il rejette la tête en arrière et se met à rire.

— Mais arrête ! lui dis-je.

— Quoi ? De rire de toi ?

— De courir à reculons. C'est dangereux.

— Mais non. De toute façon, je n'ai pas le choix. Je m'entraîne pour la course de dix milles RC Cola Moon Pie<sup>2</sup>. Je la fais en marche arrière, cette année.

Je suis bouche bée. 1) Il fait une course en marche arrière. 2) Cette course porte le nom du RC Cola et des Moon Pie. Et 3) il a décidé de participer plus d'une fois à une course de dix milles.

Ce gars a des cheveux châtain ébouriffés, ses bras et ses jambes sont bien musclés et ses abdos se devinent sous son mince chandail marqué de l'inscription « Delta Tau Kappa ». Est-ce qu'il fait partie d'une fraternité<sup>3</sup> ?

Bien que, d'habitude, je ne parvienne pas à distinguer les accents du Sud, je remarque le sien. Un jour, quand j'étais petite, ma mère, mon frère et moi nous sommes rendus à Chicago en voiture. Partout où nous nous arrêtions pour manger, les serveuses m'affirmaient que mon accent était vraiment adorable. C'est ainsi que je me suis rendu compte que les gens du Tennessee ont un accent, même si je ne l'entends pas. C'est étrange que je sois capable de repérer ces notes nasillardes et un peu rustiques dans sa voix.

Il continue de reculer en traînant les pieds. Nos yeux se croisent à nouveau, puis il m'examine des pieds à la tête. Cela

---

2. Le RC Cola est une boisson gazeuse et les Moon Pie sont de petites pâtisseries à la guimauve et au chocolat. (NDT)

3. Association non mixte d'étudiants universitaires. (NDT)

*La ligne d'arrivée n'est que le commencement...*

fait longtemps que je ne me suis pas fait dévisager par un garçon. Son regard balaie mes longs cheveux blond vénitien attachés en queue de cheval, descend sur mes jambes, puis remonte se poser sur mon bracelet rose. Il sourit en le voyant.

— À plus tard.

Il accélère, toujours tourné vers moi. Je regarde ma montre. Je parie qu'il fait huit minutes par mille. Et à reculons.

Ma rage contre ce prétentieux qui court en marche arrière me soutient pendant encore quelques minutes.

Mais, bientôt, je suis seule de nouveau. Il n'y a que moi et le ciel. J'ai une vision soudaine du sourire de Kyle.

Encore un quart de mille.

Un pied après l'autre.

*Respire, Annie, respire.*



Pendant toute l'année dernière, Kyle s'était entraîné pour courir le Country Music Marathon, à Nashville.

Chaque dimanche, il courait entre cinq et vingt milles, se rapprochant de plus en plus des vingt-six qu'il allait devoir parcourir lors du marathon. Je rejoignais en voiture divers points de rencontre le long de son parcours afin de lui donner de l'eau. Au fil des mois et des milles, je continuais de l'attendre avec une barre énergétique, un sourire et un baiser.

Lors d'une de ces courses, à la borne des dix milles, je lui ai apporté un Gatorade glacé.

— J'adore cette robe, ma chérie, m'a-t-il dit en avalant sa boisson tellement vite que le liquide orange lui dégoulinait

sur le menton, tachant bientôt son chandail blanc. C'est quoi, cette couleur, déjà ? Pervange ?

— Pervenche.

Il a souri et a pris une autre gorgée.

— C'est bien ce que je disais, pervenche. Je peux avoir un baiser ? Pour m'aider à tenir dans les cinq derniers milles ?

— Tu es dégoûtant, tout plein de sueur !

Il m'a attirée contre sa poitrine.

— Mais tu t'en moques !

Il avait raison. Je l'ai embrassé longuement, en passant la main dans ses cheveux blonds presque rasés, puis lui ai donné de petites tapes sur les fesses pour le faire repartir. Il a fini son parcours de quinze milles sans problème, ce jour-là, et il a continué son entraînement pendant les quelques mois qui ont suivi.

Mais Kyle n'a réussi à atteindre que les vingt milles avant que je le perde.

Tout à coup, il n'était plus là, et la neige recouvrait les feuilles mortes. Puis le soleil a fait fondre la neige et, malgré ma peine, je ne pouvais supporter que ces nombreuses heures d'entraînement n'aient servi à rien.

Il n'aura jamais couru de marathon, alors que cela était son rêve depuis qu'il avait commencé à s'entraîner à la course sur piste au début du secondaire. Il n'arrivait pas à s'ôter cette idée de l'esprit.

Alors, un samedi, tôt le matin, j'ai enfilé mes chaussures de sport et je me suis rendue sur les pistes de course de l'école. Kyle m'avait expliqué que, pour parcourir un mille, il fallait faire quatre tours de piste et, pendant son entraînement, il avait parcouru un nombre incalculable de milles. Je savais

*La ligne d'arrivée n'est que le commencement...*

donc que j'allais devoir me mettre à accumuler de sacrées distances si je voulais courir le marathon à sa place.

Mais, à mon premier entraînement, je ne suis parvenue à courir que deux tours de piste avant que l'air froid de février ne me brûle les poumons et la gorge. J'avais l'impression que mes tibias avaient été martelés sans relâche par des ballons de soccer. Je me suis penchée vers l'avant et me suis appuyée sur mes genoux, avant de cracher sur le sol, les yeux pleins de larmes. *Deux tours ? C'est tout ?* J'ai rapidement fait le calcul : un marathon équivaut à cent quatre tours de piste !

Les jambes flageolantes, j'ai clopiné vers ma voiture, passant devant la nouvelle entraîneuse de football qui était en train d'installer de petits cônes orange pour ses exercices. Les gars de l'école n'en finissaient pas de maudire les dieux du sport de se retrouver avec une femme comme *coach*, et les filles n'arrêtaient pas de parler de son petit copain tellement *sexy* – nous avons toutes lancé des coups d'œil furtifs à la photo de lui qu'elle avait posée sur son bureau. Mais ce n'est pas du tout ce à quoi j'étais en train de penser à ce moment-là.

Madame Woods avait dû me voir maladroitement faire ces deux tours de piste. Elle savait à quel point j'étais pathétique, et que je ne deviendrais jamais une coureuse. Que je ne pourrais jamais terminer ce que mon copain avait commencé.

J'ai tourné la clé, mon moteur grondant et ronflant avant de finalement démarrer, et me suis dépêchée de mettre les voiles avant que quelqu'un d'autre ne me voie. Après ce premier entraînement, je ne pensais pas récidiver. Mais je n'arrêtais pas de me dire que Kyle avait besoin que je finisse ce projet pour lui.

Le samedi suivant, je me suis rendue aux pistes de course plus tôt encore – le soleil se levait à peine –, afin d'être sûre que personne ne serait là pour me voir courir. Et madame Woods était déjà là, en train de s'entraîner !

Elle allait et venait le long de la ligne des cinquante yards<sup>4</sup>, lançant des coups de pied en hauteur, marchant en faisant des fentes et s'élançant dans des sprints. Elle a agité la main dans ma direction et je me suis de nouveau mise à courir sans grâce – comme un gorille, en agitant les bras et les jambes dans tous les sens.

Au bout de deux tours et demi, je me suis agenouillée sur l'herbe, la respiration sifflante, luttant contre les larmes pour les empêcher de couler. Madame Woods s'est assise près de moi, lançant un ballon de football en l'air et le rattrapant. C'est elle qui nous donnait les cours d'éducation physique, mais nous n'avions pas beaucoup eu l'occasion de nous parler toutes les deux, à part pour échanger sur les habituels sujets bien gênants abordés dans le volet « santé » de ce cours – comme le sexe sans risque, les changements du corps à l'adolescence ou l'importance d'utiliser la soie dentaire.

— Est-ce que tu essaies d'intégrer l'équipe d'athlétisme sur piste ? m'a-t-elle demandé.

— Non...

— Mais qu'est-ce que tu fais ici, alors ?

Elle me regardait droit dans les yeux, et je lui en voulais un peu de cela. Je n'avais pas envie que quiconque sache que j'essayais de me mettre à la course, en particulier la meilleure athlète que notre école ait jamais accueillie. Madame Woods jouait au football dans cette école quand elle avait mon âge. À moins qu'on considère que le bière-pong<sup>5</sup> ou bien se chamailler à la piscine, perchée sur les épaules d'un copain, compte comme de l'activité physique, je n'avais *jamais* fait de sport avant. Je craignais surtout qu'on en vienne à savoir que j'étais en train de m'entraîner pour courir le marathon à la

---

4. Ligne tracée au milieu du terrain de football. (NDT)

5. Jeu d'alcool. (NDT)

*La ligne d'arrivée n'est que le commencement...*

place de Kyle ; si j'échouais lamentablement, je me sentirais encore plus perdue.

— Je ne suis pas trop mauvaise en course, a repris madame Woods. Enfin, j'ai déjà été bien meilleure, mais je n'ai pas oublié les bases. Est-ce que je peux t'aider ?

Elle m'a fixée avec l'air d'attendre une réponse, jusqu'à ce que j'admette :

- Bon, je m'entraîne pour un marathon, OK ?
- OK.

Nous sommes restées assises en silence. J'ai compté le nombre de fois où elle a fait sauter et rattrapé le ballon. Douze. J'étais sûre qu'elle me rirait au nez. Mais non. Elle s'est levée, a lancé le ballon sur le terrain et nous l'avons regardé rebondir puis s'immobiliser près du poteau de but.

Elle a hoché légèrement la tête dans ma direction.

— Je ne crois pas que je serais capable de courir un marathon. C'est tout un engagement, et je ne sais pas du tout comment on s'entraîne pour y arriver... Mais j'ai un ami qui pourrait t'aider.



Vingt-six milles et deux dixièmes.

C'est plus long que le trajet pour se rendre à Nashville.

Kyle aurait été fâché s'il avait su comment j'ai passé la majeure partie de ma dernière année de secondaire – à manger seule tous les midis et à enfiler sa chemise de flanelle tous les soirs avant de m'allonger pour pleurer, à aller toute seule au cinéparc. Je voulais enfin faire quelque chose qui

l'aurait rendu fier. Quelque chose qui rendrait hommage à la personne qu'il avait été.

J'avais déclaré à madame Woods :

— Je veux participer au Country Music Marathon, en octobre.

Elle m'a dit qu'elle connaissait un gars qui prépare les gens pour les marathons, les triathlons et tous les autres types de courses. Le programme d'entraînement de Matt coûte cher. J'ai accepté davantage d'heures de travail au restaurant routier où je suis serveuse, afin de pouvoir payer mon entraînement et les frais d'inscription au marathon d'octobre, et de m'acheter de nouvelles chaussures de course, une montre, des vêtements d'athlétisme et le fameux sac-gourde qui pourrait me servir de pipe à eau.

Alors me voilà, tous les samedis matin, en train de courir.

De courir pour *lui*.

## **DISTANCE PARCOURUE AUJOURD'HUI : SIX MILLES**

*Encore six mois avant le Country Music Marathon*

Je suis rendue à la moitié de mon parcours de six milles quand monsieur le Prétentieux qui court à reculons me dépasse à la vitesse de l'éclair. Il court vers l'avant, cette fois.

— Allez ! crie le prétentieux à l'homme qui court sur ses talons. On avance, on avance !

L'homme semble à l'article de la mort, mais son bourreau est en grande forme. Je lui crie :

— Tu t'entraînes pour les Jeux olympiques, aujourd'hui, ou quoi ?

Mais il ne ralentit pas. Il est dans une sorte de transe de super coureur, et il disparaît au loin.

La course d'aujourd'hui se passe un peu mieux que celle de la semaine dernière. Je me sens moins fatiguée, mais mes pieds transpirent et glissent dans mes chaussettes, et je sais qu'une nouvelle ampoule est en train de se former. On inspire par le nez, on expire par la bouche. C'est inouï de se dire que les femmes les plus rapides du monde peuvent terminer un

marathon en deux heures et vingt minutes. Je serais contente si j'en finissais un en cinq heures.

Matt arrive près de moi en joggant, son sac à dos rebondissant sur ses épaules.

— Comment te sens-tu ?

— Bien.

— Continue de balancer les bras. Fais comme si tu étais une paire de ciseaux.

Je fends l'air de mes mains.

— Tu as tout compris. Tu as besoin de quoi que ce soit ? De l'eau ? Des sucreries ? De l'acétaminophène ?

— Tu es une vraie pharmacie ambulante.

Il sourit en continuant de courir à mon rythme.

— Tu veux de la vaseline ?

— Aaaaah ! Arrête de me demander ça. Je n'ai pas de problème d'irritation.

Matt se met à rire, puis un autre gars de notre équipe nous dépasse.

— Andrew ! Je t'ai déjà dit de ne pas écouter ton iPod sur les pistes ! C'est dangereux !... Comme s'il était capable de m'entendre.

Matt part comme une flèche pour rattraper Andrew, me laissant derrière. Bon sang que Matt court vite !

La première fois que je l'ai vu courir, c'était lors de l'entraînement de mercredi dernier. Jusque-là, j'ignorais que j'avais Usain Bolt pour entraîneur. Je parie que Matt est encore plus rapide que monsieur le Prétentieux qui court à reculons. Qui court maintenant vers l'avant. Je secoue la tête, essayant

*La ligne d'arrivée n'est que le commencement...*

d'oublier cet instant où il m'a dévisagée. Je dois avouer que j'y ai repensé quelques fois au cours de la semaine.

Ce n'est pas que je m'ennuie du sexe. Ce dont je m'ennuie, c'est Kyle qui me coince une mèche de cheveux derrière l'oreille. Qui me gratte le dos quand cela me démange. Qui regarde avec moi les rediffusions de *The Big Bang Theory* et rit aux mêmes moments que moi.

Je me concentre sur le mouvement de mes bras, comme Matt me l'a montré. Je pointe les orteils vers l'avant.

*Respire, Annie, respire.*



La borne du mille zéro apparaît devant moi et je pique un sprint vers l'arrivée. La sueur me dégouline sur le visage. Je dois utiliser toute mon énergie pour continuer à bouger les bras. Mes mollets brûlent. Alors que je m'approche de la ligne d'arrivée, Matt et ses assistants m'applaudissent en hurlant mon nom.

— Vas-y, Annie ! Allez !

Vingt secondes plus tard, je passe le dernier jalon et ralentis progressivement, jusqu'à me mettre à marcher.

Avec mon t-shirt, j'essuie mon front, et je lève un visage souriant vers le ciel. J'ai mal partout, mais c'est une bonne douleur. J'ai terminé le parcours de six milles !

— Bravo, me félicite Matt en me donnant de petites tapes dans le dos.

Il me tend un gobelet de boisson énergisante.

— Bois tout le verre, puis tu pourras manger une banane.

Je porte le gobelet à mes lèvres d'une main tremblante. Je respire profondément pour combattre le vertige qui me prend. On ne s'évanouit pas, surtout, on ne s'évanouit pas.

— Comment t'es-tu sentie aujourd'hui ? me demande Matt.

— Pas mal. Je n'ai marché que pendant env-v-viron une mi-minute au milieu.

Matt me regarde engoutir mon verre. L'équipe qu'il entraîne ce matin compte quinze coureurs, mais il me traite comme si j'étais la seule personne sur le parcours. Il me fait penser à mon grand frère. Une fois que j'ai avalé ma boisson et ma banane, il me fait accomplir une série d'étirements et me donne ses instructions sur la quantité d'eau que je dois boire dans l'après-midi. Il me rappelle aussi que, demain, je dois courir deux milles de mon propre chef.

Son programme d'entraînement est plus rigoureux que l'hiver au Nunavut : pendant la semaine, je cours sur de petites distances ou je fais une séance d'entraînement croisé<sup>6</sup>, mais, chaque fin de semaine, je dois relever un plus grand défi. Par exemple, si nous avons couru quatre milles un dimanche, Matt nous fera essayer un trajet de cinq ou six milles la fin de semaine suivante. Au cours des six prochains mois, je vais couvrir des distances de plus en plus grandes, pour atteindre les vingt-deux milles.

— Donc, on se retrouve au gymnase mercredi pour ton entraînement croisé ? me demande-t-il, et je hoche la tête.

J'adore la façon dont ce programme d'entraînement structure ma vie. Je n'aime pas devoir trouver des façons de remplir

---

6. Entraînement qui consiste à pratiquer d'autres disciplines, comme le vélo, la musculation en salle de gym ou la natation, dans le but d'en tirer des bénéfices en course à pied. (NDT)

les heures désœuvrées où je ne suis ni à l'école ni au travail. Non seulement je dois m'entraîner chaque jour de la semaine, mais Matt m'a fourni un menu détaillé qui me précise à quels moments je dois boire de l'eau et quand je dois manger quel type de nourriture. Sérieusement, toute cette planification et ces principes concernant mon corps et comment je dois l'alimenter constituent une science à part entière.

Mais j'aime cela. Quand je ne cours pas, je pense à courir : je planifie les repas, me motive en vue du long parcours de la fin de semaine à venir, bois des litres et des litres d'eau, mets de la glace sur mes jambes meurtries, m'assure de bien dormir. L'entraînement m'épuise tellement que je ne reste plus allongée dans mon lit à fixer les lumières des lampadaires, dehors, détestant le fait de ne plus pouvoir me blottir contre sa poitrine robuste. Maintenant, dès que je ferme les yeux, le soir, je plonge dans le sommeil.

Je dis au revoir à Matt et claudique vers le stationnement. Monsieur le Prétentieux qui court à reculons est assis à l'arrière d'une jeep. Eh merde ! Je suis stationnée juste à côté de lui. Heureusement, il n'a pas l'air de remarquer que je marche en canard comme une femme enceinte qui a terriblement besoin d'aller aux toilettes ; il est totalement concentré sur son cellulaire, occupé à rédiger un message texte, des écouteurs sur les oreilles.

Je clopine jusqu'à ma toute petite voiture rouge. C'est un citron, mais je ne pouvais pas m'offrir mieux. J'ai économisé pendant deux ans pour me l'acheter, et je l'adore. J'ouvre le coffre, m'assois et enlève mes chaussures de course. Puis j'ôte mes chaussettes l'une après l'autre. L'odeur de mes pieds pourrait assommer quelqu'un.

— Bon sang ! dit le gars.

Oh non, est-ce qu'il sent mes pieds, de là où il se trouve ? Il enlève ses écouteurs, se lève et commence à fouiller dans le coffre de sa voiture. Je m'attends à ce qu'il en sorte une

bouteille de Febreze et désodorise le coin, mais, quelques secondes plus tard, il s'agenouille tout près de moi et ouvre une trousse de premiers soins.

Mais va-t'en! J'ai les pieds qui puent !

— Elle est impressionnante, cette ampoule.

Ce n'est qu'alors que je la remarque. Ma peau est tendue sur une cloque aussi grosse qu'une pièce de vingt-cinq sous.

— Voilà pourquoi j'avais si mal au pied...

Le garçon dévisse une bouteille brune.

— Comment tu t'appelles ?

— Annie.

Il me sourit.

— Salut, Annie. Tu ne sentiras rien.

Je lâche :

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

Trop tard. Il a déjà versé du produit sur mon ampoule. Je ne ressens effectivement aucune douleur, mais il se produit une sorte de réaction chimique. De petites bulles se forment, comme s'il avait mélangé du bicarbonate de soude avec du vinaigre.

— C'est juste du peroxyde d'hydrogène. Il faut bien nettoyer cette ampoule. À moins qu'il s'agisse des vestiges d'un jumeau disparu ?

— Je n'ai jamais eu de jumeau, heureusement.

— C'est ce que tu crois. Est-ce que tu as déjà fait examiner cette chose ? D'après moi, c'est assez gros pour être le fœtus d'un jumeau.

*La ligne d'arrivée n'est que le commencement...*

Il passe la main sous ma cheville et soulève mon pied, observant ma cloque. Il me chatouille. Oh, mon Dieu, il est en train de toucher mon pied qui pue !

— Est-ce que tu veux bien que je la perce ?

— Que tu quoi ?

Il prend une aiguille dans sa trousse, puis la trempe dans une bouteille d'alcool.

— Tu es médecin ou quoi ?

— Non, et toi ?

Il hausse les sourcils, espiègle. Ce gars pourrait aussi bien avoir les mots « problèmes en vue » écrits en plein milieu du front.

— Ça fait longtemps que je cours. Je sais comment traiter les blessures.

— Ah bon ? Quelle est la blessure la plus bizarre que tu aies jamais vue ?

— Un jour, j'ai participé à une course déguisé en Elvis.

— Elvis.

— Ouais, Elvis. Et je m'en sortais plutôt pas mal, jusqu'à ce que cet autre gars, lui aussi habillé en Elvis, se torde le pied dans une ornière et se déchire un ligament. Je me suis occupé de lui en attendant que les infirmiers arrivent. Tout le monde était assez étonné de voir un Elvis en soigner un autre.

Je me mords la lèvre, presque incapable de m'empêcher de rire.

— Je vais percer ton ampoule, maintenant, m'annonce-t-il.

Il enfonce l'aiguille dans ma peau, et je me redresse en sentant le picotement. Le liquide dégouline de la cloque, et je me mords la main. Je crois bien que c'est la chose la plus dégoûtante que j'aie jamais vue, mais le gars ne réagit même pas. Il se contente de verser de nouveau du peroxyde d'hydrogène sur mon pied, créant de nouvelles petites bulles.

— Tu veux un pansement de *La petite sirène* ?

Je lève un sourcil.

— Un pansement Disney ?

— J'ai deux petites sœurs.

Je le regarde recouvrir mon ampoule d'un pansement, et je prends mentalement des notes afin de pouvoir l'imiter la semaine prochaine, quand une nouvelle ampoule monumentale se sera formée. Une fois qu'il a terminé, le garçon me tapote le pied avant de se relever.

— Et voilà, comme neuve.

Son regard rencontre le mien, et il me fait un petit sourire. J'apprécie la façon dont cela me fait frissonner, même si on se croirait dans une forêt tropicale, ici. Quand il se passe la main sur le front pour écarter ses cheveux, je ressens une envie soudaine de le faire pour lui, de coincer ses mèches derrière ses oreilles. Gênée, je me détourne de son sourire et claque la porte du coffre. Je me prépare à prendre le large, à fuir mes frissons et mon étrange désir de toucher ses cheveux, quand Matt arrive d'un pas raide.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ?

— J'étais juste en train d'aider Annie à soigner son ampoule.

*La ligne d'arrivée n'est que le commencement...*

Matt regarde mon pied, puis fait signe au gars de le suivre. Mais ils ne s'éloignent pas vraiment – je continue d'entendre ce qu'ils se disent.

— Je t'ai demandé de ne pas draguer mes clientes, chuchote Matt.

Le gars fait un pas en arrière comme s'il venait de recevoir une gifle.

— Je voulais simplement l'aider.

J'interviens, et les deux garçons tournent la tête vers moi :

— Il n'a rien fait de mal. Vraiment, il n'y a pas de prob...

Matt me coupe.

— Jeremiah, j'essaie de me bâtir une réputation...

Le gars lève la main.

— Je sais, je sais.

— Vraiment ? C'est mon travail, mon entreprise. Je t'ai donné une nouvelle chance, mais...

— Alors, laisse-moi commencer à faire mes preuves !

Je les interromps :

— Les gars...

Je les regarde tour à tour, mais ils continuent de se disputer comme s'ils avaient oublié que j'étais là. Matt frappe le prétentieux au visage avec un t-shirt. L'autre lui donne un coup de bouteille d'eau sur la tête, avant de le cravater. Matt se dégage et lui fait une clé de bras. J'ai du mal à croire que je suis en présence de deux adultes. Ils se conduisent comme des singes.

— Les gars !

Cette fois, je crie. Ils redressent brusquement la tête et cessent enfin d'agir comme des hommes des cavernes.

— Mais, enfin, qu'est-ce qui se passe ?

— C'est mon petit frère, Jeremiah, reprend Matt.

— Petit ? ricane l'autre.

Matt l'ignore.

— Il vient tout juste de commencer à travailler pour moi. Il fait le lièvre, c'est-à-dire qu'il donne le rythme à ceux qui veulent passer au niveau supérieur et augmenter leur vitesse.

— Comment ?

Matt m'explique alors :

— Eh bien, si quelqu'un veut terminer un marathon en un temps précis, Jerry court avec cette personne et s'assure qu'elle garde le bon rythme pour y arriver. Tu sais, pour participer à certaines grandes courses, comme le marathon de Boston, il faut atteindre une cadence minimale. Bref, donner le rythme, c'est ce que Jerry fait de mieux.

Ce compliment semble faire plaisir à Jeremiah. Je comprends pourquoi cet homme le suivait, tout à l'heure, sur le parcours.

— Mais je vais tout de même travailler avec toi, parfois, m'apprend Jeremiah. Je vais aider Matt lors des longs trajets, les samedis et dimanches.

— Donc, j'ai deux entraîneurs, maintenant ? fais-je remarquer.

*La ligne d'arrivée n'est que le commencement...*

— Genre, me répond Jeremiah, charmeur, en détaillant mon corps, ce qui lui vaut un autre regard mauvais de la part de son frère.

— Jerry, je suis sérieux. Si tu prends ce travail à la légère, c'est terminé. Je ne te donnerai pas d'autre chance.

Le ton de Matt est lourd de sous-entendus. Pourquoi lui fait-il la morale en ma présence ?

Est-il en train de m'avertir, moi aussi ? Je ne connais Matt que depuis quelques semaines, mais il m'a toujours semblé calme et équilibré. Pourquoi est-il si strict avec son frère ?

Le visage de Jeremiah s'assombrit.

— À la semaine prochaine, Annie.

Il me salue de la tête, puis, sans un regard en arrière, suit son frère afin de l'aider à rassembler et ranger les glacières et les serviettes.

Matt est tellement organisé et il applique les règlements si religieusement que, jusque-là, m'entraîner avec lui a été un processus calme et tranquille.

Jeremiah me fait me sentir tout sauf calme et tranquille.



Je grimpe les marches de béton effrité et pousse la porte moustiquaire de notre maison mobile.

Du beurre, un sac de pain tranché et un morceau de fromage sont posés sur le comptoir, dont le revêtement coquille d'œuf s'émiette peu à peu.

Mon frère aîné est en train de se préparer un *grilled cheese*, tout en écoutant un match des Braves<sup>7</sup> à la radio. Il pose sa spatule pour venir m'embrasser sur le front. Il sent l'huile de moteur et les gaz d'échappement, à cause des vidanges d'huile qu'il effectue au garage où il travaille.

Nick retourne son sandwich, qui grésille dans la poêle. Mon ventre en gargouille. Je suis affamée, mais je ne crois pas que j'arriverais à garder la moindre nourriture. Courir me met le ventre à l'envers : je serais incapable de dire si j'ai besoin de manger ou d'aller aux toilettes.

— Comment ça s'est passé, aujourd'hui ? me demande Nick.

— J'ai terminé la course !

— Les six milles en entier ?

Je hoche la tête et un large sourire s'épanouit sur son visage. Quand je lui ai annoncé que j'allais m'entraîner pour le marathon, je ne l'avais jamais vu aussi content.

Il fait glisser son sandwich sur une assiette.

— Tu as faim ? Je peux t'en faire un, me propose-t-il.

— Non, merci. D'après le menu que m'a donné Matt, je dois manger de la pizza et de la salade pour le dîner, aujourd'hui.

Sur ces mots, Nick éteint la cuisinière, dépose sa poêle dans l'évier, puis empile une montagne de *chips* sur son assiette avant d'éteindre la radio et de se précipiter dans le salon pour regarder le match à la télé.

Maman entre d'un pas léger dans la cuisine en brossant ses cheveux bruns bouclés. C'est d'elle que Nick tient sa

---

7. Équipe de baseball d'Atlanta. (NDT)

sombre chevelure souple. Mes raides cheveux blonds doivent me venir du côté de mon père.

Elle fouille sous un tas de vieux journaux, un essuie-main et une pile chancelante de courrier. Je saisis ses clés, qui pendent au crochet où Nick les a sans le moindre doute accrochées, et les lui passe.

— Merci, me dit-elle en les glissant dans sa poche.

Nos regards se croisent, mais nous détournons toutes les deux rapidement les yeux.

— Comment s'est passé ton entraînement, ma puce ?

— J'ai fini la course.

Un petit sourire naît sur ses lèvres.

— J'en suis ravie.

Je hoche la tête.

— Kyle aurait été...

— Maman, ça suffit ! crié-je sans pouvoir m'en empêcher.

Elle sort précipitamment et s'enfuit à l'épicerie où elle travaille, loin de moi. Je ferme les paupières pendant un moment, pour me calmer. Je n'aime pas parler de lui, mais je ne peux tout de même pas continuer à exploser de la sorte. Quand je rouvre les yeux, je constate que maman a oublié son tablier de caissière et son enveloppe à coupons sur le comptoir. Encore.

— Maman, attends ! hurlé-je, mais elle est déjà partie.

Je demanderai à Nick de les lui apporter au magasin quand il aura fini de manger.

Je caresse du bout des doigts le raide tissu noir. Je le porte à mon nez, respirant l'odeur de maman, comme je le fais avec

la chemise en flanelle de Kyle. Son parfum à lui s'est dissipé depuis longtemps, mais ses effluves de lavande et ceux du Windex qu'elle utilise pour nettoyer le tapis roulant de sa caisse sont bien présents. Cette odeur me donne envie de lui faire un câlin. Auparavant, maman et moi nous faisons tout le temps des câlins, mais cela fait des mois que ce n'est pas arrivé. Depuis Noël.

Sans me donner la peine d'ôter mon short et mon débardeur pleins de sueur, je me rends dans ma chambre et m'affale sur ma couette violet vif. Je tends les orteils vers le plafond, pour tenter d'éliminer l'acide lactique qui s'est accumulé dans mes mollets. Je grince des dents à l'idée d'être en train de transpirer sur mon lit, mais je suis trop fatiguée et trop endolorie pour songer à autre chose que rester vautrée. Avant Kyle, je ne faisais jamais mon lit, mais son père le pompier lui avait inculqué cette habitude et j'avais fini par l'adopter aussi. Si on omet les piles de livres brochés que j'achète pour vingt-cinq sous à la bibliothèque et dans les ventes-débarras, ma chambre est plutôt dépouillée, maintenant.

Quand Kelsey et moi étions encore amies, nous adorions collectionner les vaches. Ma chambre était décorée d'un radio-réveil en forme de vache, de rideaux à imprimé de vaches, de bougies ornées de vaches et même d'un tapis représentant une vache. J'avais rangé toutes ces vaches afin de faire de la place pour les ours en peluche que Kyle avait gagnés pour moi à la foire, les boîtes en cèdre recouvertes de coquillages et les carillons qu'il avait achetés sur le chemin de Myrtle Beach. Après son départ, j'ai caché tous ces objets susceptibles de me rendre triste, laissant ma chambre bien vide.

Il y a six mois, maman s'est mise à me supplier d'aller magasiner avec elle pour redécorer mon espace, d'essayer son cours de yoga, de simplement *m'occuper*, peu importait comment. Elle n'avait que de bonnes intentions, mais je n'avais vraiment envie de rien faire.

*La ligne d'arrivée n'est que le commencement...*

Je l'ai envoyée balader à plusieurs reprises :

— Je ne veux plus que personne me dise quoi faire...

Agir en garce me soulageait, tout en me faisant sentir minable.

— Je ne sais pas comment t'aider, Annie. Dis-moi comment t'aider, pleurait ma mère en se cachant le visage dans les mains.

Si elle avait pu inventer une potion magique qui permettait d'oublier les souvenirs et les erreurs passées, elle aurait eu toute mon attention. Mais rien de ce qu'elle dirait ne réparerait ce que j'avais fait.

J'ai rencontré Kyle à mon arrivée en neuvième année<sup>8</sup>.

J'ai commencé par le détester. Le premier jour d'école, nous avons joué au volleyball pendant le cours d'éducation physique et il m'a prise dans son équipe. J'ai servi et la balle l'a frappé en arrière de la tête. Il est tombé par terre.

J'ai couru vers lui en criant :

— Je suis désolée !

Je croyais lui avoir fait vraiment mal, mais je me suis rendu compte qu'il était en train de glousser comme une petite fille. Tout le reste de la journée, lui et ses amis se sont protégé la tête chaque fois que je passais devant eux dans le couloir.

— C'est la furie du volleyball ! lançait Kyle.

L'ado de quatorze ans que j'étais était morte de honte. J'ai donc pris ma revanche. Au cours d'éducation physique suivant, quand j'ai servi, j'ai de nouveau frappé Kyle à la tête.

---

8. La neuvième année est la première du *high school* américain. Cela correspond à la troisième année du secondaire, au Québec. (NDT)

Il m'a invitée au bal de bienvenue de l'école qui avait lieu le vendredi.

Très rapidement, notre relation est devenue sérieuse, et ma mère n'en était pas ravie.

— Tu vas finir enceinte à seize ans, comme Willa, au bout de la rue.

Elle me disait cela chaque fois qu'elle nous surprenait en train de nous embrasser. Elle croyait que, si je restais avec lui, je passerais ma vie dans une maison mobile.

— Ne dépends jamais d'un homme, Annie. Tu ne dois compter que sur toi-même, tu as compris ?

Mais j'adorais passer du temps avec lui. Nous aimions nous pelotonner devant la télé avec un bol de maïs soufflé. Sinon, nous nous assoyions sur le canapé et, pendant qu'il jouait à *Assassin's Creed*, je m'appuyais contre lui et me plongeais dans le dernier roman policier que j'avais emprunté à la bibliothèque. Nous nous sentions toujours à l'aise ensemble, comme si nous n'avions besoin de rien d'autre.

Nous sommes sortis ensemble pendant trois ans, bien que nous ayons été si différents : je terminais tous mes devoirs tous les soirs et je travaillais dur comme serveuse afin d'économiser pour l'université. Lui vivait dans Royal Trail, un quartier bien plus chic que le mien, faisait ses devoirs en dix minutes entre deux cours, avait couru un mille à la finale régionale d'athlétisme et voulait devenir pompier comme son père.

Il voulait que notre « bonheur éternel » commence dès la fin du secondaire. Il voulait m'épouser.

C'est à cause de cela que nous avons connu notre grosse dispute.

Nous nous trouvions là où nous nous étions embrassés pour la première fois : au cinéparc, où on projetait de vieux films.